

Le ciel rougeoyait sur Paris ce soir-là. Déambulant la rue des Carmes, José hésitait à rentrer chez lui. Au petit matin, la météo radiodif-fusée avait prédit un temps humide, voire pluvieux, sur le bassin parisien. Pour dire vrai, l'atmosphère semblait s'assécher et le soleil flamboyait presque, comme pour marquer d'un carton rouge la malencontreuse pré-diction. Le jour déclinait rutilant mais avec douceur. Une pénombre colo-rée envahissait l'air de la ville.

La rue ruisselait de piétons pressés et stressés. Les trottoirs étroits s'électri-saient de cette précipitation citadine. José marchait lentement, observant les visages tendus et les pas accélérés des parisiens zélés, prompts à mar-cher droit à en bousculer autrui. Deux solutions s'offraient à José : zigza-guer entre les corps en mouvements, ou bien raser de près murs et vi-trines. Il choisissait sans exclusive : tantôt le slalom, tantôt la ligne droite. Les deux solutions avaient leurs avantages et leurs inconvénients. C'était selon. En fait, José assistait passif à ce ballet monotone des passants au-tochtones. Son intérêt était ailleurs. Depuis quelques minutes, il suivait – il venait de s'en rendre compte – un corps plus lent que les autres. Il es-sayait, comme malgré lui, de faire son chemin dans le sillage ainsi tracé devant lui au milieu de cet océan houleux et lourd d'hommes et de femmes fatigués. L'alternance entre slalom et ligne droite, ce n'était pas lui qui en décidait le rythme. L'initiative, s'il y avait initiative, en revenait à ce corps qui le précédait.

José cessa de s'intéresser à la foule pour centrer sa pensée sur ce corps qui traçait lentement devant lui et l'attirait. Il n'en voyait qu'un dos revêtu d'un long imperméable rouge et une nuque surmontée d'une chevelure désassemblée. Le corps semblait droit. Le pas était sûr et régulier, malgré les nombreux obstacles qu'il rencontrait. Étant données sa taille et ses

proportions, ce corps devait être d'une femme. La coupe de l'imperméable confirmait l'hypothèse.

Au bout d'un certain temps, la vitesse des pas diminua. Puis le corps s'arrêta complètement à la hauteur d'une vitrine éclairée mais ne s'en approcha pas. Le corps devait être équipé d'yeux, car la nuque tourna légèrement vers la vitrine, comme pour contempler les objets qui y étaient exposés à la vente. C'était une droguerie, un magasin de « marchand de couleurs », comme on disait autrefois. José, quand il était enfant, aimait à prononcer ces trois mots, qui avaient sur lui un effet quasi magique. Il était toujours fou de joie quand sa mère lui demandait d'y aller acheter quelque chose. On trouvait de tout chez le marchand de couleurs. À lui seul son magasin était un bazar hétéroclite, une grotte d'Ali Baba pleine d'objets d'usage ordinaire, une île aux trésors où le quotidien se donnait des allures de rêve infini. À peine l'imagination de José enfant avait-elle fini d'investir un objet qu'un autre objet se présentait, là, à côté, ne demandant qu'à être exploré à son tour, nouvelle piste d'envol d'une pensée voyageuse mais sans carte de route ni boussole.

José n'osa pas s'arrêter derrière le corps immobilisé devant la vitrine du marchand de couleurs. Il décida de poursuivre son chemin. Sans rien modifier de son allure, il contourna l'obstacle. À quelques pas cependant, il ne put s'empêcher de jeter sournoisement un regard intrigué vers la vitrine. Il n'y vit rien d'autre que le reflet du corps arrêté, face avant. Le grand imperméable rouge était, vu de ce côté, surmonté d'un visage curieusement vide. Des traits qui d'ordinaire composent un visage, José ne parvint à distinguer que la bouche. Encore que, de cette bouche, il ne remarqua que les lèvres, des lèvres très rouges, figées, tout à la fois énormes

par leur masse et fines par leur dessin. Il pensa à un masque africain, et se mit à rêver d'une exposition de masques africains qu'il avait visitée jadis avec une de ses amies à la Porte Dorée.

Ce rêve fut de courte durée. À peine était-il arrivé au bout de la rue des Carmes que José fit doucement demi-tour. Il voulait en avoir le cœur net et revoir ce visage vide qu'une bouche, seule, habitait. L'imperméable rouge avec son visage embouché était toujours là, immobile devant la vitrine du marchand de couleurs. Mais, juste avant que José n'arrive à sa hauteur, le corps se dirigea vers le côté de la vitrine, et pénétra, par une porte cochère, dans un grand couloir qui menait vers une cour intérieure. Malgré lui, José le suivit. Après avoir traversé la cour, le corps poussa une porte qui ouvrait sur un escalier. José passa la porte, cherchant l'imperméable. Celui-ci avait disparu dans l'ombre de la cage d'escalier. Brusquement, José fut pris dans un vent de panique. Que faisait-il ici, dans ce lieu qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, dans ce lieu qui ne pourrait évoquer pour lui que rêves pénibles et cauchemars ? Il sur-sauta quand la cage s'illumina tout à coup. Le corps doucement sortait de l'ombre et la bouche lentement s'anima, murmurant, dans un souffle grave et presque mélodieux, ces quelques mots : « C'est au deuxième étage ».

José, comme hypnotisé par ce que la bouche venait de proférer, s'engagea dans l'escalier, qu'il gravit à pas lents. La bouche le suivait à pas feutrés. Les murs de l'escalier étaient crasseux, d'un rouge dont on ne savait s'il était foncé ou simplement recouvert de poussière humide. L'escalier lui-même était de bois peint ciré. Il reluisait de couleurs bigarrées. Chaque marche avait sa teinte, bien tranchée par rapport à celles des marches contiguës. La montée parut interminable à José, comme si chaque pas

était un voyage, comme si chaque marche était un palier. Chaque fois qu'il levait le pied, c'était pour retomber dans un nouveau monde, dans un nouveau décor, où il fallait prendre de nouvelles marques pour éviter la chute. José ne saurait dire combien de temps avait duré cette montée pénible et fastidieuse. Mais à aucun moment il ne songea à rebrousser chemin. Peut-être avait-il peur de se retrouver nez à nez avec la bouche qu'il sentait, qu'il devinait derrière lui.

« C'est ici. La porte est ouverte ». Cette fois, José ne sursauta même pas. Il attendait un message, une directive de la bouche, puisqu'ils étaient parvenus au deuxième étage. La porte céda sous l'hésitante poussée de sa main tremblotante. Il arriva dans un petit appartement auquel le manque d'aération donnait une odeur désagréable, toute de poussière et d'humidité. Visiblement, si l'on peut dire, on avait tenté de parfumer la grande pièce qui tenait lieu d'entrée de cet appartement. Mais cela ne suffisait pas à masquer ce qui semblait constituer l'odeur native de l'endroit. Celui-ci n'était pas vraiment nauséabonde, mais on avait vite envie d'aérer la pièce, d'en ouvrir les fenêtres. José se rendit alors compte que les murs étaient aveugles. Les fenêtres avaient été murées. Seules quelques bouches ornaient les murs qui devaient faire office d'aérateurs.

José fut brutalement poussé vers l'intérieur de la pièce. Il fit quelques pas saccadés pour ne pas tomber au sol, mais la chute fut inévitable tant le coup avait été puissant. Elle fut vertigineuse aussi. José eut l'impression de s'évanouir. Quand il revint à lui, il était allongé sur le dos, par terre. Ses yeux se promenèrent sur le plafond, assez haut, décoré de motifs peints, dont il ne savait comprendre ce qu'ils représentaient. C'était un amas enchevêtré de formes de couleur brillante. Elles étaient noires ou transpa-

rentes, ou noires et transparentes, comme l'eau pure que chantent les légendes et les mythes. Leur éclat tranchait avec la teinte de fond du plafond, d'un rouge passé, vieilli ou simplement vieux, dont on devinait qu'il avait un jour été lui aussi lumineux. Les formes qui s'en détachaient étaient géométriques. Des cercles, des ovales, des segments de droite, des lignes brisées se mélangeaient de sorte qu'il était impossible de repérer quelques figures que ce soit.

José tenta de se relever, n'y parvenant qu'avec peine. La tête lui tournait encore. Il chercha un appui et ne trouva que le mur le plus près de lui. Adossé à ce mur, il reprit quelque assurance et se mit à contempler lentement la pièce. Elle était grande, d'au moins quarante mètres carrés. Au centre, trônait une étrange sculpture en mouvement, vers laquelle convergeaient plusieurs faisceaux plongeant d'une lumière rougeâtre opaque. Il fouilla sa mémoire, qui n'était pas grande, pour identifier autant qu'il était possible cet objet composite. Certes sa décomposition abstraite laissait voir, là aussi, des formes très géométriques, mais en trois dimensions cette fois. Des cercles mobiles s'emboîtaient sur un axe dont la couleur rappelait celle des figures du plafond. L'axe semblait de diamant. Les cercles concentriques avaient chacun sa couleur. Une douce musique planait dans l'espace...

Il pensa à ce que décrit Er le Pamphylien de ce qu'il vit lors de son excursion dans le monde de la mort. Platon, à la fin de la *République*, rapporte ce récit eschatologique et cosmologique en même temps. Les âmes qui viennent de quitter l'un de leur corps et celles qui vont revivre une expérience terrestre y contemplent un curieux panorama. Une divinité, Nécessité, assise sur un trône et assistée des trois Moires et d'un prophète, tient sur ses genoux un fuseau qui figure le cosmos : un axe d'adamas au-

tour duquel tourne des cercles concentriques. Ce sont les Moires qui de leurs mains meuvent les cercles. De leurs voix, elles chantent l'ordre du temps, musique cosmique et planétaire.

L'adamas, dont était fait l'axe du monde, était un métal des plus durs. Selon Hésiode, cette matière fut créée dans la nuit des temps par Gaïa, la Terre, pour que soit forgée l'arme tranchante avec laquelle Cronos, son fils le plus indomptable, devait mutiler son propre père Ouranos, le ciel. Émasculant son géniteur, Cronos mettait fin à la fécondité odieuse et insensée de ce dernier et l'ordre du temps pouvait enfin gouverner le monde. Par l'adamas, la frénésie sexuelle d'Ouranos était stoppée net. Grâce à l'adamas, Gaïa ne serait plus violentée sans cesse. Le ciel et la terre prenaient leurs distances et la vie pouvait s'ordonner dans l'espace ainsi instauré.

La sculpture se mit à tourner sur elle-même, s'illuminant de mille feux contenus et multicolores. Les faisceaux, qui jusque là convergeaient vers elle, devenaient inutiles. Ils s'orientèrent bruyamment vers les murs de la pièce. C'est à ce moment que José n'en crut pas ses yeux. Les murs étaient garnis d'objets ordinaires. Seules leur taille et leurs proportions les rendaient insolites. Juste en face de lui, une paire de ciseaux brillait sous les faisceaux, une paire de ciseaux plus grande que lui, dont les pointes affleuraient le sol. Plus loin, un clou sans tête avait dû être incliné contre le mur pour tenir sous le plafond. Une aiguille, sur un autre mur, laissait voir son chas disproportionné, énorme et béant. José s'approcha de l'aiguille et passa l'index de sa main gauche dans la courbe intérieure du chas. Enfant déjà, il avait rêvé de pouvoir ainsi caresser la courbure intérieure des chas, et se plaignait que les chas fussent si petits qu'on n'y pou-

vait passer qu'un fin fil. Encore l'enfilage n'allait-il jamais de soi à cause de l'étroitesse du passage et du manque de rigidité du fil de coton. Aussi avait-il souvent imaginé une aiguille à large chas.

Approchant son index de l'aiguille monstrueuse, il s'attendait à sentir le contact froid du métal blanc. Mais le chas lui parut chaud et doux sous le doigt. La surprise lui fit ôter l'index, mais c'était plus fort que lui : il recommença et caressa l'intérieur du chas à plusieurs reprises, laissant son index parcourir en tous sens le creux voluptueux. Comme pour agrandir encore la bénance, il fit deux ou trois fois le tour complet du chas, recourbant puis raidissant l'index. L'effet de surprise passé, José éprouva une certaine joie, voire une certaine jouissance, à cette activité digitale. Son corps se mit à onduler doucement, entreprenant une danse très lente presque immobile, se balançant comme s'il était mu par le rythme intérieur d'une antique horloge comtoise. On eût dit un autiste. Il avait le sentiment que son index pointait un monde où il eût voulu vivre et se perdre, un monde autrefois connu mais oublié où il voulait retourner. Il avait l'impression qu'il ferait bon d'être calé, lové dans ce chas si chaud que l'index n'en voulait pas sortir. Peu à peu naquit en lui l'idée d'y loger la bouche puis la tête toute entière, d'y rentrer tout le corps, ce corps d'homme tendu comme était l'index. José ne vit pas ce que cette idée avait de grotesque et de fantasque. Mais, lorsqu'il approcha délicatement le visage des bords du chas pour mettre son plan à exécution, il constata que l'intérieur de son index, le bout surtout, était rouge, d'un rouge vif qui appela aussitôt l'image du sang chaud. Il retira précipitamment le doigt hors du chas et se mit à le lécher, comme on lèche un doigt blessé qui saigne. C'est à ce moment que la bouche à l'imperméable, dont José avait fini par oublier la présence, se mit à rire à gorge déployée.

Elle avait assisté à la scène, silencieuse jusqu'à cet éclat de rire. Pour la première fois José la voyait en pleine lumière. Il fut surpris de se trouver face à une femme vêtue d'un grand imperméable rouge, sans âge, la bouche énorme mais gracieuse, avec de pulpeuses et protubérantes lèvres d'un rouge qu'il n'avait encore jamais vu sur aucune bouche. Le corps de la femme était caché sous l'imperméable, si long qu'on ne lui voyait même pas les pieds. Son visage était tout en bouche. Le nez semblait absent tant il était petit. Quant aux yeux, ils changeaient sans cesse de taille. José ne pouvait dire s'ils étaient petits ou grands. Une seule chose était sûre : on ne distinguait pas entre la pupille et l'iris. La femme avait des yeux en noir et blanc. Un disque absolument noir baignait dans une amande d'un blanc très affirmé : tel était son œil. L'absence de sourcils ajoutait à l'inquiétante étrangeté du personnage.

Comme pour rompre le charme, la femme ôta son imperméable puis tendit une main vers José. Elle était nue. Sa peau diaphane était marquée de quatre grands cercles rouge vif. José connaissait celui de sa bouche, découvrant que ses seins et son sexe n'étaient eux aussi que cercles rouges. Ses seins n'étaient en fait que deux aréoles géantes de couleur vive qui se partageaient son torse raide. Son sexe imberbe était la reproduction à l'identique de sa bouche. Elle n'avait pas de nombril.

La main tendue cherchait l'index de José. La femme, tout en caressant le doigt, voulut se présenter, brièvement. Elle s'appelait Carmen. Puis priant José de la suivre, elle sortit de la grande pièce par une petite porte de tissu. Ils pénétrèrent dans une autre pièce, plus petite, baignée d'une lumière rouge vif, dont les murs n'étaient que miroirs. José se rendit compte qu'il était nu lui aussi. Il ne vit pas l'image de la femme sur les murs, seulement la sienne propre. Un large divan, presque carré, occupait le

centre de cette pièce, qui ne contenait aucun autre meuble ni objet, si ce n'est une assiette, posée au sol dans un coin, avec une pomme dedans et un grand couteau.

Carmen s'allongea de tout son long sur le divan, offrant au regard de José son corps sans nombril. Il la contempla, silencieux et immobile. L'envie le tenaillait de promener son index sur ces lèvres si généreuses en chair et si fortes en couleur. L'envie le tenaillait à lui faire mal, mais il n'osa pas. Son regard descendit le long du corps de Carmen. José s'approcha du divan et posa ses lèvres sur l'un des seins offerts, cherchant le té-tin. Elles ne trouvèrent qu'un minuscule bout dont le rosé tirait vers le brun. Elles le tâtèrent et finirent par l'encercler avec force, comme pour le faire bander. Le té-tin durcit quelque peu, donnant davantage de prise aux lèvres avides. José avait la sensation de sucer un clitoris. Le contact, mais l'odeur aussi, autorisaient cette sensation. Sous l'action de la bouche de José, le té-tin devint tout à la fois très dur et très humide, ou plutôt comme congestionné, prêt à exploser. Il n'explosa pas mais se fit si dur et si humide qu'on eût dit un bâtonnet sortant du centre du sein avec une extrémité arrondie. On eût dit un petit tube de diamant rempli d'une eau cristalline. Cette métamorphose s'accompagnait des gémissements de Carmen, qui cependant ne bougeait pas, gardant en elle la force de sa transfiguration.

José n'entendit pas les râles de la femme, s'intéressant à l'autre sein, qui réagit à l'identique, mais plus rapidement. Tout à coup, du sommet des té-tins adamantins, un liquide se mit à couler, lentement. José mit sa bouche à ces minuscules sources, mammaires fontaines, enserrant de ses lèvres tout le té-tin pour ne rien perdre de la liqueur douce-amère translucide.

Quand il se fut ainsi suffisamment abreuvé, il sentit dans ses reins comme un fourmillement qui, loin de l'inquiéter, lui donna plus d'assurance, plus d'audace. Sa bouche délaissa le torse de Carmen pour glisser délicatement vers son sexe. Léchant de sa langue la ligne médiane qui mène du milieu des seins vers le pubis, il ne remarqua pas l'absence de nombril. La peau lui semblait bonne, plus douce, plus sucrée que ce qu'il venait de boire. Très doucement, sa bouche parvint au Mont de Vénus. Elle s'y arrêta longtemps, pour permettre aux lèvres et à la langue de savourer l'endroit. Le pubis était ferme et rebondi. La bouche parcourait le Mont en tous sens, y découvrant de multiples paysages, bien que la peau fût d'une parfaite homogénéité. José ne se contenta pas de sa langue et de ses lèvres. Il caressa de ses doigts le dôme vénérien. L'absence de poil autour du sexe de Carmen donnait à son pubis un aspect que José n'avait jamais connu d'aucune femme. Cet aspect était celui d'une colline nue, aux formes idéalement sphériques, avec une grotte cerclée de rouge en contrebas. José explora la colline dans ses recoins, avant de s'intéresser à la grotte dont la profondeur ne se laissait même pas deviner. Arrivant, enfin, à la partie haute du cercle rouge, José ne sut comment poursuivre le voyage. Sa langue se proposa de glisser avec délicatesse le long du cercle. Puis, comme l'index avec le chas, elle caressa davantage vers l'intérieur, tantôt lascive, tantôt dardée. Elle fit ainsi plusieurs fois le tour de la grotte mystérieuse. Elle se raidit ensuite quand elle entreprit d'y pénétrer. A ce moment du paroxysme buccal de José, Carmen se dégagea promptement, presque violemment. En un rien de temps, elle fut à genoux, les fesses sur les talons, repliée sur elle-même, à côté du divan, presque aux pieds de José. Ses yeux étaient très grands, ces narines, très petites, s'agitaient, comme essoufflées. La musique se tut...

José s'était redressé et ne bougeait plus, décontenancé par la violence de la réaction de Carmen. Elle resta ainsi recroquevillée, à ses pieds, quelques instants. Ce temps parut très long à José. N'osant pas porter son regard sur Carmen, il garda la tête droit devant, et vit son image sur le mur d'en face. Il remarqua que sa bouche avait rougi. C'était comme s'il avait été maquillé très largement d'un rouge à lèvres rouge vif. Il ouvrit sa bouche, faisant de ses lèvres un cercle rouge.

Au bout d'un certain temps, les genoux toujours ancrés dans le plancher, Carmen déroula son torse. Bientôt, son visage énigmatique fut à la hauteur du sexe de José. Au grand étonnement de celui-ci, elle sortit sa langue. José fut surpris de constater qu'il voyait la langue de Carmen pour la première fois. Les lèvres avaient monopolisé son attention lorsqu'il regardait la bouche. Elle creusa sa langue comme pour soupeser l'extrémité du sexe de José. Le membre était mou. Il avait durci, beaucoup durci, gonflé de la curiosité et des promesses inattendues du voyage sur les seins et le pubis féminins. Mais la brusque réaction de Carmen avait provoqué une débandaison instantanée laissant le gland dénudé. Soupestant ce dernier de sa langue creusée, Carmen enferma soudainement tout le membre dans ses lèvres si charnues. Puis, à l'intérieur de la bouche close, la langue se mit à tournoyer précipitamment, pétrissant le pénis avec énergie. Mais quand Carmen sentit le membre darder à nouveau, elle recula son visage, délaissant le sexe tendu. Elle se releva et se dirigea vers l'assiette. Elle prit la pomme, la coupa en trois quartiers parfaitement égaux avec le grand couteau, en reposa deux avec le couteau, puis revint vers José à qui elle donna le morceau qu'elle tenait dans sa main. Machinalement, José croqua. Carmen lui fit signe de s'allonger sur le divan tout

en mangeant le fruit. Il s'exécuta. La pomme avait le goût doux-amer de la liqueur qu'il venait de boire.

On eût dit que Carmen voulait rendre la pareille à José, inversant les rôles. Évitant la bouche rougie de l'homme allongé, elle amena sa propre bouche vers le torse viril, sortit à nouveau sa langue mais ne la creusa pas, la dardant au contraire pour exciter l'un des tétins de José à petits coups répétés. Il en éprouva un de ces frémissements avant-coureurs de la jouissance. Il sentit son sexe durcir à nouveau et se gonfler comme pour appeler à lui la langue pourvoyeuse de plaisirs. Mais Carmen n'en-tendit pas l'appel et la langue s'en tint aux tétins, passant sans cesse de l'un à l'autre. La bouche entière de Carmen s'aventura sur les mamelons. La langue et les lèvres ensemble dessinaient sur les seins masculins des lignes erratiques si douces et violentes à la fois que le corps entier de José installa à fleur de torse son centre de sensations érotiques. José découvrait que le sexe, ce membre rétractile, trop arrogant ou trop penaud, mais toujours inesthétique avec ses deux sacs pendouillant, que le sexe n'a pas le monopole de la jouissance, que celle-ci peut venir d'ailleurs, partant d'un lieu qu'on ne soupçonne pas érogène, que la géographie du plaisir du corps est changeante, que le corps en quête de sensation est un système complexe à géométrie variable. José se dit qu'il était temps qu'il connaisse cela, qu'il avait perdu trop de caresses dans cette ignorance.

Carmen fit si bien son ouvrage que José sentit venir en son corps l'orgasme ejaculateur. Ce sexe qu'il jugeait si laid ne cessait de se tendre et pointait en l'air en même temps que les bouts de ses seins sous la bouche dévoreuse. Une contraction de plaisir trop intense et presque douloureuse l'obligea à plaquer ses mains sur les côtés du divan, comme le marin tient

à la corde les bittes d'amarrage. Quand le tangage lui fit lâcher prise, il sentit une explosion dans sa poitrine. Son cœur battait la chamade et cognait de coups cahoteux. De ses tétons jaillit un liquide visqueux que Carmen se mit à boire goulûment mais avec lenteur. La sensation de la langue lapant sur le sein prolongea les secousses jusqu'à la douleur. José se mit à suer de tous les pores de sa peau. Une odeur acre emplit l'espace. Carmen lécha consciencieusement le corps tout entier de l'homme épuisé, revenant régulièrement aux tétons, comme pour maintenir la tension. Dans le creux du ventre de José, le liquide visqueux se mêlait à la sueur, faisant un océan que les secousses du corps agitaient.

Laissant sa victime dans ses spasmes douloureux de plaisir, elle s'éloigna du divan à reculons, comme pour contempler le corps humide. Après un bref instant, elle tourna les talons, se dirigea vers l'assiette, y prit un quartier de pomme et le grand couteau, puis revint au divan. José ne s'était pas rendu compte des mouvements de Carmen. Son corps vibrait encore de violentes secousses intérieures. Elle s'agenouilla sur le côté du divan, à la hauteur du sexe toujours tendu. De sa main qui tenait le couteau, elle râcla la peau du torse de José pour prélever sur la tranchante lame quelques gouttes du liquide qui le recouvrait encore. Elle fit couler le jus, liqueur et sueur mêlées, sur le morceau de fruit. Elle en croqua un bout puis proposa que José y morde aussi. Le goût de la pomme calma notre homme qui, l'air de s'éveiller d'un rêve étrange et déroutant, sourit à Carmen. Celle-ci caressa le sexe toujours tendu puis l'engagea dans sa bouche. Elle le massa délicatement de ses lèvres, l'enroulant de sa langue souple et chaude. Quelques fois, après avoir sorti le pénis, elle pénétrait avec l'extrémité de sa langue habile la petite fente entrouverte au bout du sexe. À d'autres moments, tenant le membre de José de ses doigts si doux

et si fins, elle embrassait, léchait son entrejambe, sous les bourses remontées, allant jusqu'à forcer l'anus pour le fouiller de sa langue dardée. Cette activité provoquait chez José de violentes réactions du périnée, obligeant l'anus à se fermer, à s'ouvrir, à se fermer de nouveau sur la langue, comme pour la masser frénétiquement. José sentait aussi dans ses seins revenir une force montante de jouissance. Il lui semblait qu'un autre déchirement allait se produire en son corps fatigué. La crainte s'empara de ce qui lui restait de conscience, augmentant à la mesure de la force montante de jouissance. Sans prévenir, Carmen, en un clin d'œil, monta sur le divan, se mit accroupie, passant ses jambes autour de la taille de José, positionna au dessus du pénis le chas qu'elle avait interdit à la bouche virile, brusquement s'empala de tout son poids, puis s'immobilisa. Elle resta ainsi longtemps immobile, pendant que les lèvres de son sexe massaient à sa base le sexe congestionné de son partenaire. José eut l'impression que son pénis allait éclater dans le ventre de Carmen. Il craignait un danger, ne sachant lequel. Peut-être était-ce d'abîmer la grotte en son intérieur par l'explosion de son membre. Il sentait, de tous les points de la peau de son sexe, les parois de la grotte qui l'enveloppaient. Carmen restait immobile, laissant les lèvres de son chas s'activer sur leur proie. Quand il éjacula avec une violence qu'il ne se connaissait pas, José ferma les yeux. Il inonda la grotte d'une liqueur abondante et chaude. Il sentit, avec la jouissance de tout son corps qui se vidait en spasmes, une douleur à ses côtés. Carmen avait entré sans ménagement ses ongles rouges dans sa chair. La secousse passée, José détendit son corps puis ouvrit les yeux.

Il était seul sur le divan. Son sexe - qu'il croyait ruisselant - avait disparu en même temps que la dame. Il se leva du divan avec douleur et

se vit dans le mur face à lui. Sa bouche, ses seins et l'endroit de son sexe n'étaient que quatre cercles rouges. Son nombril était comme effacé.

Le ciel rougeoyait sur Paris ce soir-là. Déambulant la rue des Carmes, José hésitait à rentrer chez lui. Au petit matin, la météo radiodif-fusée avait prédit un temps humide, voire pluvieux, sur le bassin parisien. Pour dire vrai, l'atmosphère semblait s'assécher et le soleil flamboyait presque, comme pour marquer d'un carton rouge la malencontreuse pré-diction. Le jour déclinait rutilant mais avec douceur. Une pénombre colo-rée envahissait l'air de la ville.

La rue ruisselait de piétons pressés et stressés. Les trottoirs étroits s'électri-saient de cette précipitation citadine. José marchait lentement, observant les visages tendus et les pas accélérés des parisiens zélés, prompts à mar-cher droit à en bousculer autrui. Pour éviter tout choc corps à corps, José choisit de s'arrêter un instant pour contempler la vitrine d'un marchand de couleurs qui se trouvait là. La vitrine laissait voir les articles soigneu-vement rangés à l'intérieur. José se mit à rêver comme il rêvait enfant de-vant de telles vitrines. Il rêva d'une aiguille à grand chas. A côté des ai-guilles, il y avait des couteaux, des grands couteaux. José resta ainsi de longs moments, jusqu'à ce que la lumière du magasin fût éteinte. Il pour-suivit son chemin. Il habitait à la limite nord-est de Paris, près des Buttes Rouges, que l'on appelle aussi la Butte du chapeau rouge. Il s'engouffra dans la première bouche de métro qu'il trouva. La bouche l'avalà si bien qu'il disparut tout entier.